



# Graciés

Écrit par Anthony Jauneaud le 15 janvier 2014.

1.

Je suis le fils de Rostam et le père de Barjak, qui vient de naître.

J'ai porté sur mon dos ma chère et tendre épouse, et nous avons observé le soleil qui se couchait sur les plaines scarifiées. C'est la plus belle vue de la région et elle coûte rien : pas besoin d'économiser sur nos salaires misérables pour acheter un poste de vision ou des livres. Simjo était à bout de forces mais elle a tenu à ce que nous montrions à Barjak ses origines. Il a ouvert les yeux et a passé ses doigts sur son visage encore duveteux.

J'aime tant ses yeux. Deux larges orbes noirs qui semblent dévorer le monde qui l'entoure. Il ne rate rien, observe tout avec un appétit féroce. Simjo me dit qu'il sera un artiste, un peintre ; lorsqu'elle se tait enfin, le silence fait mal. Il sera comme nous. Un ouvrier, un métallurgiste ou, avec un peu de chance, un contremaître. Une bête malade.

Nous espérons qu'il sera heureux. Nous touchons sa tête tous les soirs et nous prions. Depuis longtemps nos dieux sont bannis de notre

planète, interdits par nos gardiens. Nous y pensons souvent et nous les appelons, en silence, lorsque tout le monde dort dans le village. Cette façon d'agir n'est pas bien vue parmi les nôtres. À l'usine, nous sommes souvent montrés du doigt et mis à l'écart. Simjo et moi, nous nous en moquons. Ce qui importe le plus c'est la santé de Barjak.

L'école vient d'accepter notre inscription et dans deux mois il commencera à apprendre à compter et à chanter nos hymnes. Je pourrai enfin retourner au travail. Pour m'occuper du petit, j'ai dû abandonner mon poste et Simjo, à peine remise de l'accouchement, était la seule à travailler. Le salaire s'était réduit, notre garde-manger faisait peur à voir, avec seulement quelques sacs de céréales et de la protéine en poudre.

Une après-midi, j'ai mis le petit sur mon dos et je suis allé chasser en forêt. J'ai couru derrière le gibier, comme mon grand-père devait le faire pour le plaisir. Ma proie, mon arc et mes flèches sur le dos, je suis revenu discrètement au village. Simjo m'avait engueulé bien évidemment :

« Et si les Victorieux t'avaient trouvé à la sortie du village ? Tu te rends compte des risques que tu as pris ? Tu as la tête remplie sable ! Pense au petit ! »

Je n'ai pas répondu. Elle m'avait arraché des mains la besace et l'avait dépecé et préparé en quelques instants, deux mains sur les pattes de l'animal, deux autres sur la gorge ouverte.

Je jouais avec le petit lorsqu'elle m'a tendue une brochette. On a rien dit, on a simplement mangé en silence, en observant Barjak qui gazouillait sur le ventre, les quatre bras agrippés aux pieds de la table.

J'ai pleuré ce soir là. Je crois m'être soudain souvenu du futur qui nous attendait.

2.

Je suis Barjak, le fils de Sheelo et le père de Leehnda.

Lorsqu'elle a crié pour la première fois, sa mère m'a regardé et s'est mise à pleurer. Elle n'a pas survécu et nous avons brûlé son corps, dans la grande salle, en même temps que les autres lors de la crémation mensuelle. Personne ne parlait ce soir là, nous avons tous perdu au moins un être cher.

J'ai porté Leehnda sur mon dos jusqu'au promontoire. Sur ma droite, j'ai vu le grillage et les miradors. Des gardes riaient et parlaient, personne ne m'a fait attention à moi. Leur langue est si grotesque, si plate, un ruisseau de mot qui coule sans jamais éroder la terre.

J'ai montré la plaine scarifiée à ma fille. Je lui dis d'ouvrir les yeux et de regarder le désert devant elle. C'était tout ce qu'il restait de notre monde, de notre terre. Un vent qui avait balayé d'un coup une mégalopole. Cinquante-neuf ans plus tôt, se dressait ici une incroyable cité aux immeubles immenses, aux rues larges et chargées d'odeurs

alléchantes. On mangeait à notre faim, on se chamaillait pour des broutilles, des histoires ridicules. Mes parents m'en parlaient souvent même s'ils n'avaient jamais rien vu. Ils étaient nés ici, dans ce village, comme moi, comme ma fille et comme ses futurs enfants.

Au bout d'une heure, la petite s'étant endormie dans mes bras, je suis remonté vers le village. Je l'ai confiée à ma mère et je suis parti travailler. Pour payer l'école et le loyer, je n'avais pas d'autre choix que de faire des heures supplémentaires. Le contremaître m'aimait bien, c'est un chic type, le genre à accepter les retards tant qu'ils sont rattrapés le soir même. Ces sacs à viande de Victorieux n'ont plus leur mot à dire depuis que l'usine tourne à plein régime et produit plus qu'il n'en faut. On a jamais autant fabriqué de couverts : toute la journée, des milliers de fourchettes, de couteaux et de cuillères sortent de nos fourneaux et partent rejoindre... une destination inconnue.

Je montre du doigt une étoile dans le ciel. Elle brille fort et si l'on reste suffisamment longtemps sur le promontoire, on peut la voir bouger. Leehnda suit mon doigt du regard et puis comprend ce qu'il se passe. Elle est vive, plus vive que les autres enfants de son âge. Dans quelques mois, quand elle sera capable de comprendre et de communiquer, je pourrais tout lui dire, tout lui raconter. L'abreuver d'histoires, de souvenirs, de tristes anecdotes qui hantent notre monde.

Les Victorieux ont un mot pour ça mais je ne le connais pas. Leur

culture n'a jamais pris racine dans notre village. Je sais que dans d'autres endroits, il y a eu des échanges et des contacts réguliers. Personne ne tolérerait ça ici.

Hier, Leehnda s'est mise à tousser. Au milieu de la nuit, incapable de trouver le sommeil à cause de ces petits grognements de douleur, je me suis levé et je l'ai prise dans mes bras. Le médecin du village l'a auscultée et a rendu son verdict sans avoir eu besoin de faire des tests supplémentaires. Ses poumons sont difformes. Il a dit : « C'est une conséquence naturelle de la Victoire » et j'ai failli lui arracher les bras. Il n'y a rien de naturel là-dedans. J'ai confié la petite à ma mère et j'ai doublé mes heures à l'usine. Ma colère et ma honte m'ont donné la force de travailler comme jamais. Je n'avais pas le choix. C'était ça ou faire une connerie. Retour au promontoire, escalader un grillage, écraser entre mes mains le crâne des sacs à viande, en tuer deux avant qu'ils ne me tirent dessus, mourir seul, la chitine explosée.

Leehnda était heureuse de me revoir après ces deux jours. Je l'ai faite sauter sur mes genoux et nous avons écrit ensemble quelques mots sur la pierre du village. Elle a posé les symboles qui représentaient le nom de sa mère, avec une maladresse enfantine toute charmante. Elle était contente et toussait toujours autant. Son petit corps tremblait à chaque fois. Le dernier symbole du nom de ma femme n'a eu besoin que d'un trait pour prendre un sens supplémentaire.

Je n'ai pas expliqué à Leehnda que le nouveau symbole signifiait « colère ».

3.

Je suis Leehnda, fille de Barjak et mère de Silo et d'Olfo.

Mes fils sont déjà en âge de courir à mes côtés tandis que nous descendons du village pour aller sur le promontoire. Ils aiment tout autant que moi observer la vallée en bas et les ruines de notre passé. Ils crient et se chamaillent en glissant entre les arbres. Ils sont agiles et plein d'énergie, plus que je ne l'ai jamais été, et ce malgré leurs paires de bras inutiles qui pendent le long de leurs corps. Ils sont nés comme ça, le docteur n'a rien pu faire.

Dans quelques semaines, j'aurais assez d'argent pour payer une opération et leur retirer ces déformations. Je n'ai pas à me plaindre. Mes enfants grandiront. Mes enfants respireront de l'air pur et travaillerons dans une belle usine qui fait de notre village un lieu paisible et agréable à vivre.

« Il est où grand-père ?

– Là bas mon chéri, derrière la dune. »

Je pointe du doigt une grande hauteur de sable derrière laquelle Barjak a été traîné et abattu comme un animal il y a un plus d'un an. Les gardes l'ont éloigné du village pour ne pas causer de problème. Ils nous ont dit après qu'il avait réussi à s'enfuir et qu'il vivait quelque part dans les montagnes, de l'autre côté de la vallée scarifiée.

Je sais que c'est faux.

Ils l'ont dit uniquement pour nous rendre fous, pour nous faire douter. Ils se vengent comme ils peuvent. Ce sont généralement des jeunes humains, des deux sexes, à peine sortis de leur planète, amenés ici pour faire leur service et accomplir leur « devoir ».

Moi, je sais qu'il est mort et que sa dépouille doit avoir été depuis longtemps recouverte par le sable. Les petits l'adoraient et il était considéré comme un héros au village. Il avait longtemps porté sur ses épaules la toge du chef et ma famille s'en était enorgueillie. Le drap rouge, réservé aux dignitaires, avait été donné par les Victorieux à quelqu'un d'autre, un ancien contremaître détestable, un manipulateur et un menteur.

Je préfère la paix et la solitude. Je ne suis pas mon père, je n'ai pas sa colère maîtrisée, par sa vertu, par sa droiture.

Nous sommes revenus avant le couvre-feu et j'ai préparé le dîner. Le père des petits est passé. Sa peau bleue était devenue presque mauve et il faisait peur à voir. Les deux garçons, fiers comme des

guerriers, ont fait mine de ne rien voir ; une fois leur père rentré chez lui, ils m'ont assailli de questions. Ils savent déjà tout de notre passé, de la Défaite. Ils ont compris de quoi était fait leur futur. Ils savent maintenant que leur père est sans doute le membre de notre village le plus touché par le châtiment génétique des Victorieux et qu'il sera sans doute le prochain martyr de la crémation mensuelle. Son corps a ramolli et sa chitine se fend plus facilement. Il lui suffira d'un bête accident pour qu'il se vide et qu'il meurt, seul, noyé dans sa haine. C'est pour ça que je l'ai quitté, c'est pour ça que je veux qu'il reste loin de mes enfants et c'est pour ça que je ne lui ai rien demandé pour l'opération.

Il aurait été contre de toute façon.

Olfo adore son père et le porte aux nues. Il imagine pour une raison qui m'échappe qu'il est un héros de la guerre. J'essaie de lui rappeler les dates importantes, j'essaie de lui ramener les pieds sur terre et qu'il se rende compte qu'aucun de nous n'est un héros, un soldat ou un guerrier.

Nous sommes coupables et nous devons respecter ce jugement qui date d'avant notre naissance, aussi injuste et abominable soit-il.

4.

Je suis Olfo, le fils de Leehnda et le père de Bri.

Aujourd'hui, je suis allé au promontoire faire face à la vallée scarifiée pour rendre hommage à ma famille. Mon grand-père est là-bas, quelque part derrière la dune. Ma mère l'a rejoint il y a quelques années, après la mort de mon frère. Qui sait ce qu'ils sont devenus ?

Madehro m'a suivi. Elle va partout où je vais maintenant. Elle se glisse derrière moi quand je quitte le village, en se faufilant par le même trou dans le grillage. Elle m'aime. Nous ne nous sommes pas mariés : avec la fermeture de l'usine, je n'ai plus les moyens de régler les frais administratifs auprès des Victorieux et je ne peux tout simplement pas gâcher trois mois de salaire pour ça.

En revenant du promontoire, elle est venue me parler et m'a révélé sous sa toge une poche fertile, calée au creux de ses reins. Elle est enceinte. Elle dit que c'est une fille et que je suis le père. Je lui ai dit d'aller se faire voir.

Je refuse de payer pour ses délires et ses fantasmes. Je lui ai dit cent fois que je veux rester seul, que je ne veux pas d'elle dans ma vie. Ses yeux à moitié blancs et sa chitine crayeuse prouvent qu'elle est condamnée à court terme. Oui, j'ai couché avec elle, nos salives se sont mélangées. Je préfère ne plus y penser.

Au village, on survit comme on peut. On fait des erreurs, on se laisse aller. Il n'y a plus rien à faire ou presque. Les plus courageux bravent les Victorieux pour aller chercher dans la forêt de quoi manger et faire un peu de trafic. Difficile d'aller plus loin à cause des patrouilles. Je reste au village et j'aide les autres, je répare, je nettoie. Certaines familles ont encore de quoi vivre correctement et donc de quoi payer.

Et donc, oui, il m'arrive de coucher avec Madehro. Comme ça. Parce que les femelles qui tiennent encore debout sont rares. La vieille du village dit que j'ai de la chance, que j'aurais pu être bien plus touché par la Punition. Lentement, je hoche la tête, je ne dis rien. Je sais que mes parents ont souffert. Que mon frère a perdu la vie. Est-ce que je suis réellement chanceux ?

Un des Victorieux m'a appelé l'autre soir. Je revenais du promontoire et il était adossé au grillage.

« Hey, viens me voir ! avait-il dit lentement pour que je comprenne.

– Quoi ?

– Je cherche de la viande séchée. T'en vends ? »

Je l'ai regardé longuement sans rien dire. Il avait l'air passablement bête, avec son front haut et ses cheveux rasés. Un soldat comme il a existé des centaines ici ; au bout d'un moment on arrête de les reconnaître.

« Ça me manque. La bouffe ici est... dégueulasse. »

Je me suis approché et je l'ai regardé droit dans les yeux. Il n'a pas eu peur. Il savait qu'il avait le droit de me tirer dessus et d'inventer une histoire idiote. Au village, nous recevions parfois la visite de Victorieux qui ne nous haïssaient pas. Ils venaient avec des vivres, des vêtements, quelques médicaments. Ils ne pouvaient pas parler. Ils donnaient des cadeaux, prenaient des informations médicales sur nous et puis repartaient vers l'étoile brillante dans le ciel. Pendant ces visites, les soldats étaient sur le qui-vive, comme une bête affamée – on aurait dit qu'ils attendaient que l'un de nous fasse une erreur.

« Reviens ici. Demain soir.

– Demain... soir ? »

Il ne parle pas bien ma langue, je répète, plus lentement.

« Même heure. Demain. »

Je fais un cercle avec mes doigts, que je passe derrière une autre main : un soleil qui se couche et qui se lève.

« Demain ? Entendu. »

Le lendemain, j'ai passé entre les mailles du grillage métallique une demi-livre de gibier séché. J'avais gardé la même quantité à offrir aux parents de Madehro pour le bébé. Je suis du genre à suivre les traditions... Tant qu'il ne s'agissait pas de l'épouser.

Le soldat m'a remercié et m'a donné une petite gourde en métal avant de baragouiner quelques mots :

« Que personne ne la voit. Sinon tu auras des problèmes. »

Il est parti aussitôt, non sans avoir collé son nez sur le papier et senti à pleine narine la viande séchée.

Dans ma main, la gourde en métal pesait une tonne. Je commençais à comprendre pourquoi nous avions, des générations avant moi, pris le chemin des étoiles. Leurs objets avaient quelque chose de magique, quelque chose d'incroyablement beau. Nous avions beau avoir deux paires de bras, nous n'avions pas leur souci du détail pour les objets de la vie de tous les jours. Nous étions un peuple de guerriers, de soldats. De vainqueurs. Jusqu'à la Défaite.

Derrière moi, en contrebas, le village semblait encore plus triste que d'habitude.

5.

Je suis Bri, la fille d'Olfo et la mère de Barjakk.

J'ai amené Papa voir le promontoire. Il n'a rien dit. Ces dernières semaines, son état a empiré et ses jambes le soutiennent à peine. Il ne mange plus et son bras droit reste enfoncé dans la besace de cuir qu'il porte jour et nuit. Il continuait à répéter, en voyant le paysage désertique que Silo lui manquait. C'était son frère, mort des années plus tôt, alors qu'il était un enfant.

« Il me manque tous les jours. Heureusement que je t'ai toi. »

Il a voulu lever sa main vers moi mais n'a pas eu la force. Alors j'ai fait le chemin restant. Il a fait très attention, il n'a pas voulu me faire du mal. Malgré sa faiblesse, ma chitine est aussi fragile que du papier.

« Bri. N'écoute pas ta mère. Elle dit des bêtises. N'écoute pas ses amis. Ils racontent n'importe quoi.

– Papa. Chut, calme-toi.

– Promets-moi de ne pas les écouter. Promets-moi de continuer à

penser par toi-même. Les gens ici sont devenus bêtes et malades. C'est notre Punition, pour une guerre que nous avons perdue il y a des années de ça. Ce n'est pas un châtement divin. »

Il a toussé.

« C'est le résultat de notre bêtise, de notre folie. »

J'ai ramené son corps au village ce soir là. Je suis arrivée après le couvre-feu. Dans sa besace, il n'y avait rien à part quelques pièces et une gourde en métal. J'ai senti sous mes doigts la gravure, que mon père avait dû faire lui-même. Le symbole pour le mot « colère ».

Lorsque l'on a brûlé son corps, quelques nuits plus tard, il y avait tout le village : on saluait le départ des enfants mort-nés, de plus en plus nombreux. Nous n'étions plus qu'une trentaine à vivre ici, on travaillait misérablement dans des champs de légumes que la terre grise réussissait à nourrir et les plus vaillants, ceux qui voyaient encore ou qui pouvaient courir, passaient leurs journées dans la forêt à chasser. Les Victorieux avaient depuis longtemps arrêté de surveiller ce coin du village. Ils nous laissaient libres, tant que nous étions rentrés à la nuit tombée pour le comptage.

Selon eux, le gibier ne manquait pas. Débarrassés de leur prédateur naturel, les animaux autour de nous grandissaient, s'épanouissaient, se reproduisaient. Nous, nous étions en train de

mourir, dévorés de l'intérieur.

Lorsque ma mère a pris la parole et a remercié son dieu d'avoir épargné cinq enfants cette semaine, je me suis éclipsée. Dehors, le ciel devait sans doute laisser poindre quelques étoiles. Une voix s'éleva derrière moi, venant sans nul doute de l'autre côté de la place.

« Hey ! Viens me voir ! »

C'était un mâle avec un accent étrange. Il ne venait pas du village.

« Que fais-tu ici ? Tu n'as pas le droit d'être ici. Si les Victorieux te trouvent, ils t'abattront et nous avec !

– Les Victorieux sont sur le départ. Va me chercher ton chef.

– Nous n'avons pas de chef.

– Va me chercher l'ancien alors !

– C'est ma mère... Impossible. Si elle te voit, elle te dénoncera aux Victorieux. Pars je te dis.

– Écoute-moi ! Je viens vous prévenir que les Victorieux s'en vont. C'est un signe de dieu ! La Punition est levée ! »

Je laissais tomber contre mon corps mes bras.

« Rentre dans cette maison ronde là-bas, suit les pleurs et l'odeur de brûlé, et tu trouveras mon village et les miens. Ils t'attendent. Dis que tu viens de la part de... Dieu... et ils t'écouteront. »

Il me quitta sans même me dire un autre mot.

Il avait raison : les Victorieux étaient sur le départ. Le grillage n'était plus surveillé. Les caméras installées partout dans le village étaient éteintes. Les miradors étaient vides. Il y avait dans l'air un silence étrange que je n'avais jamais connu.

Plus de botte. Plus d'électricité dans l'air. Plus de grincement quand les caméras suivaient nos mouvements.

J'ai marché jusqu'au promontoire, seule. Il y avait des explosions, lointaines, sourdes. Les vaisseaux des Victorieux sans doute, qui laissaient derrière eux un peuple mourant. Pas un enfant qui avait atteint l'âge de dix ans, pas une femme enceinte sans complications, pas un mâle capable de chasser.

Pourtant, leur mission n'était pas terminée, la Punition n'était pas arrivée à sa conclusion. Ils étaient là pour nous surveiller et nous voir mourir, jusqu'au dernier. Quelque chose les forçaient à rentrer chez eux en urgence. Un moment, un moment seulement, je fus triste pour eux.

L'instant suivant, les larmes coulaient le long de mon visage et je serrai contre moi la gourde en métal de mon père. J'hésitai à sauter dans le vide et à rejoindre mes ancêtres ; je voulais sentir une dernière fois le soleil se lever et chauffer ma chitine crayeuse.

Je voulais vivre, au moins un jour sans les Victorieux.

6.

« Décris-moi encore une fois ce que tu vois. »

Je suis Barjakk, le fils de Bri.

Debout, face à la plaine scarifiée, je tiens dans mes bras ma mère, un bout de vieille femme qui a survécu on ne sait comment, aveugle, malade, à peine capable de s'habiller seule.

« Deux tours sont couchées sur le sable jaune. Elles ont été creusées par le vent, érodées par le sable. L'une d'elles abrite désormais un village, maman, là où nous allons vivre. L'autre... l'autre est trop instable mais nous allons récupérer les matériaux, les poutres et les fenêtres pour construire des maisons. Par-delà les tours, il y a une immense dune, celle dont tu me parles souvent, là où sont enterrés nos ancêtres. Elle s'éloigne des ruines, elle part vers le nord, comme si elle s'apprêtait à attaquer la montagne de l'autre côté. Elle est belle. Sa crête est dorée et attrape toujours le soleil quand il se couche.

– Et le ciel ?

– Le ciel est clair, maman. Pas un nuage. Quelques étoiles.

– Est-ce que tu vois une étoile plus lumineuse que les autres ? Est-ce qu'elle bouge ?

– Non maman, comme d'habitude, il n'y a rien que des étoiles blanches. On dirait... une belle chitine qu'on vient de nettoyer.

– Bien... Bien, bien bien. »

J'ai enterré maman dans le village où elle était née.

À la fin, sa chitine n'était qu'un morceau de parchemin et elle séchait lentement, par évaporation. Elle n'a rien senti, elle s'est assoupie dans mes bras et ne s'est pas réveillée.

J'ai passé la nuit dans notre ancienne maison. Elle me racontait souvent que ses ancêtres y avaient toujours vécu. Il ne restait plus grand-chose. Les meubles avaient disparu. Sur un mur, quelqu'un avait écrit un message. Les symboles, recouverts de poussière, étaient illisibles. Je ne passais pas ma main dessus ; je ne voulais pas savoir.

Pas loin de la maison, j'ai longé le grillage, désormais abattu, et les miradors. Les Victorieux étaient partis sans prévenir, une nuit bien avant ma naissance, laissant dans leurs baraquements papiers, chaussures, vêtements, outils, ordinateurs. Tout avait été détruit ou pillé depuis longtemps et pourtant on pouvait encore sentir l'urgence et la précipitation de leur départ.

Dans la vieille usine du village, abandonnée depuis des années, j'ai trouvé un outil encore en état de fonctionnement et pendant plusieurs longues minutes j'ai poli la gourde héritée de ma mère pour effacer le symbole inscrit par mon grand-père. Ce mot n'avait plus de sens ici.

Lorsque le soleil s'est levé sur le promontoire, on pouvait voir en contrebas les tours abattues. Le silence régnait partout. Il n'y avait plus que moi dans les parages.

Dans les rues du village, quelques corps sans vie traînaient ; je n'avais pas le courage de m'en occuper. Je devais retrouver les survivants de la tour, me joindre à eux et écouter leurs prières et leurs messes incessantes. Je n'avais rien à faire de tout ça. On m'adorait – en partie parce que j'avais échappé à la Punition sans que l'on sache réellement pourquoi. J'étais un privilégié, un élu, un gracié.

Je suis resté un instant face à la plaine scarifiée puis je lui ai tourné le dos. De l'autre côté du village, derrière la forêt, derrière les grillages et les clôtures, il devait y avoir d'autres survivants qui, comme moi, comme mon père avant moi, avaient été graciés.

J'ai bu les dernières gouttes de ma gourde. Mon doigt a frotté la nouvelle inscription. « Renaissance ».

J'ai quitté le promontoire.

**FIN**

**À propos de Mâche Fiction :** L'idée derrière Mâche Fiction est de concevoir un espace où partager avec les lecteurs. Le matin, nous vous demandons sur Twitter un mot, une histoire ou un thème, et le soir, vous avez une histoire. Simple, non ?

**À propos de l'auteur :** Anthony Jauneaud est auteur, *narrative designer* pour le jeu vidéo, et scénariste pour la télévision. Il a notamment travaillé chez Ubisoft.

Sinon il y a [Monkey Moon](#) où il est designer, [Merlanfrit](#) où il parle jeux vidéo et d'autres choses à retrouver sur [son site](#).

Retrouvez d'autres fictions sur le site de [Mâche Fiction](#).

Suivez-nous [@machefiction](#) sur Twitter, contactez-nous par [mail](#).